

André Dhôtel : deux lettres inédites à Alain Denis

«Il n'y a que les gens médiocres pour penser à tout.»
Honoré de Balzac, Pierre Grassou

En 1955, André Dhôtel se voit attribuer le Prix Femina pour *Le pays où l'on n'arrive jamais*. C'est le début d'un malentendu – très particulier en ceci qu'il n'est peut-être pas tant éloigné qu'on incline à le croire de l'essence de l'œuvre dhôtelienne : *André Dhôtel, auteur pour la jeunesse*. Poncif battu en brèche par les lecteurs 'fidèles', un peu péremptoirement par certains d'entre eux, cette idée a priori simpliste n'eût probablement pas été entièrement désavouée par le romancier, car elle semble mettre en lumière cette logique déraisonnable qui lui est propre et qui consiste en ceci : à quiconque veut atteindre l'à-côté des choses, il incombe d'abord de traverser ces mêmes choses. Une bifurcation fabuleuse se met alors en place au cœur du voyage, à l'insu du voyageur. Notre cliché se soumet de lui-même excellemment à cette épreuve, si tant est que l'on veuille ne pas se laisser abuser par certaine paresse de langage : si l'on ne se contente pas de voir dans le mot *pour* le sens *destiné à* mais qu'on lui ajoute celui de *en faveur de, partisan de*, et si l'on veut bien voir dans la *jeunesse* autre chose qu'une tranche d'âge balisée par nombre de conventions sociales et administratives, mais bien un état d'esprit, un moment (fût-il très long) de l'âme, alors, me semble-t-il, force est de s'incliner : André Dhôtel est *aussi* un écrivain pour la jeunesse, puisqu'il est un écrivain contre la vieillesse !

Quoi qu'il en soit, *Le pays où l'on n'arrive jamais* n'a pas manqué de susciter des exégèses dans le monde (réputé) sérieux. En 1974, par exemple, s'est tenu à l'U.C.L., sous la conduite de monsieur Georges Jacques, futur doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres, un séminaire consacré à ce roman. Alain Denis, aujourd'hui professeur à l'Institut Technique de Namur, y a participé en tant qu'étudiant en philologie romane. Les deux lettres qu'on va lire sont les réponses d'André Dhôtel aux questions posées à l'écrivain par Alain Denis. Les lettres de ce dernier n'ont malheureusement pas été retrouvées.

On lira avec intérêt, voire émotion, les remarques d'André Dhôtel sur les fissures et les failles, percements dans le monde bien ordonné, ouvrant sur des voies parallèles mal soupçonnées, de même que sa 'description' très personnelle (un attouchement, eût dit Marcel Thiry¹) du symbole, que le lecteur trouvera peu dans les dictionnaires de genres littéraires, pour le grand bien de chacun.

Une phrase mérite certainement un éclaircissement. «"Le jeune Drapeur" est une simple négligence et il serait mieux d'écrire "l'enfant Drapeur" par exemple.»² L'enfant d'une quinzaine d'années, aux cheveux blonds abondants, qu'un communiqué de radio annonce s'être perdu probablement «dans la forêt entre Revin et Laifour»³, et qui sera mis en présence du jeune Gaspard quelques secondes à peine après la fin du communiqué, avant d'entraîner celui-ci dans de nombreuses péripéties, est en fait une jeune fille, Hélène, la fille adoptive d'un certain monsieur Drapeur. Le texte masque cet état de choses, ce qui explique que le lecteur, se laissant aussi induire en erreur par l'aveuglement du jeune Gaspard, ne s'en rende compte qu'au fil du récit. Toutefois, André Dhôtel n'a pu s'empêcher d'être distrait, distraction judicieusement débusquée, lors du séminaire donné par le professeur Jacques, et qui fait l'objet, entre autres, de la première lettre d'Alain Denis : si Gaspard ignore que le jeune enfant est en réalité Hélène Drapeur, le secrétaire de monsieur Drapeur, Jacques Parpoil, n'a, de son côté, aucune raison de ne pas être au courant. Lorsque Gaspard tente de rejoindre sur le bateau celle qu'il prend encore pour un jeune garçon, il est donc tout à fait logique que le texte dise : «Vers quatre heures, Gaspard aperçut *le* jeune Drapeur comme il sortait d'une coursive.»⁴, «En vérité, il pensait qu'ils se contenteraient de longer le yacht dans l'espoir d'entrer en conversation avec *le* jeune Drapeur (...)»⁵, etc. Quand c'est Jacques Parpoil qui s'adresse au capitaine du bateau, on peut donc, à condition d'être très attentif, s'étonner qu'il déclare : «Moi, je ne dormirai pas (...). Je dois veiller sur *le* jeune Drapeur.»⁶ (C'est moi qui souligne.) Sans doute André Dhôtel s'est laissé gagner par la contagion des précédentes occurrences du syntagme *le jeune Drapeur*, erreur qu'il reconnaît sans détours.⁷ On peut malgré tout concevoir que Jacques Parpoil, ayant entendu plusieurs fois prononcer ces mots, les reprenne à son compte, par manière d'ironie. Toutefois, je crois bien avoir mis le doigt sur pareille distraction dans une scène fort proche. En effet, la jeune femme à la garde de qui Hélène a été confiée sur le bateau, n'est pas censée, elle non plus, ignorer le sexe de sa jeune protégée et il m'est plus malaisé d'expliquer ce double emploi du masculin (c'est

[Tapez ici]

toujours moi qui souligne) : «Si vous étiez moins obstiné, on ne vous obligerait pas à rester enfermé toute la journée dans le salon.»⁸

Il n'en demeure pas moins que, pour cacher la forêt, comme les assidus d'André Dhôtel s'accordent à le penser, *Le pays où l'on n'arrive jamais* est un bien bel arbre. Un livre dont on pourrait dire qu'il «était si vaste qu'il recélait toujours une part d'inconnu, des détours, des prolongements dont l'imagination suffisait pour exciter les esprits sensibles.»⁹

Christian MARCIPONT

Traducteur littéraire

Maître-assistant à l'Institut Libre Marie Haps, Bruxelles

¹THIRY, Marcel : *Attouchement des sonnets de Shakespeare*, in : *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, Paris, Seghers, 1975

² Lettre à Alain Denis, le 27 décembre 1974

³ Les citations renvoient à l'édition du *Pays où l'on n'arrive jamais*, Paris, Pierre Horay, 1955. Ici, p.20

⁴ *Ibidem*, p.93

⁵ *Ibidem*, p.95

⁶ *Ibidem*, p.98

⁷ Au reste, il semble qu'André Dhôtel appréciait qu'on lui adressât des remarques à propos de ses livres, comme en témoigne l'extrait suivant : «J'aime les lettres, parce que je pense que le livre est une entrée en conversation : c'est dans tous les cas ce que j'éprouve quand j'écris des livres, j'ai envie d'entrer en contact, ne serait-ce qu'épistolaire, avec leur auteur pour formuler les critiques ou témoigner d'un bonheur.» DHÔTEL, André : *L'école buissonnière*, Paris, Pierre Horay, 1984, p.93

⁸ DHÔTEL, André : *Op.cit.*, p.93

⁹ LA VARENDE, Jean de : *La sorcière*, Paris, Flammarion, 1954, p.10